

L'émergence de l'histoire du Québec dans le monde? The Emergence of Quebec History in the World?

Jacques Portes

Volume 4, numéro 2, 2001

Les études québécoises dans le monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000651ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000651ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Portes, J. (2001). L'émergence de l'histoire du Québec dans le monde? *Globe*, 4(2), 291–303. <https://doi.org/10.7202/1000651ar>

Résumé de l'article

L'histoire du Québec dans le monde n'est jamais un champ d'étude primordial et occupe une place nécessairement réduite dans l'historiographie. Le plus souvent, les historiens du Québec, malgré l'intérêt de leur travaux, ne parviennent pas à susciter des recherches notables à l'étranger. En dépit de ce constat invariable, des groupes d'historiens du Québec se sont formés en France, en Italie - où existent des dépôts d'archives utilisables - ainsi qu'en Belgique et aux États-Unis. La plupart traitent d'abord des relations internationales, mais peu à peu de jeunes historiens, souvent à la suite d'un séjour sur place, se lancent dans des recherches sur le Québec et abordent des questions sociales et culturelles. Les travaux de ces derniers ne sont pas toujours suffisamment connus au Québec, ce qui contribuerait à les valoriser. D'un côté, une relative fragilité qu'il faut éviter d'aggraver; de l'autre, l'émergence d'un intérêt maintenu qu'il faut entretenir par des bourses et des structures d'échanges.

L'émergence de l'histoire du Québec dans le monde ?

Jacques Portes

Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis
(France)

Résumé – L'histoire du Québec dans le monde n'est jamais un champ d'étude primordial et occupe une place nécessairement réduite dans l'historiographie. Le plus souvent, les historiens du Québec, malgré l'intérêt de leur travaux, ne parviennent pas à susciter des recherches notables à l'étranger. En dépit de ce constat invariable, des groupes d'historiens du Québec se sont formés en France, en Italie – où existent des dépôts d'archives utilisables – ainsi qu'en Belgique et aux États-Unis. La plupart traitent d'abord des relations internationales, mais peu à peu de jeunes historiens, souvent à la suite d'un séjour sur place, se lancent dans des recherches sur le Québec et abordent des questions sociales et culturelles. Les travaux de ces derniers ne sont pas toujours suffisamment connus au Québec, ce qui contribuerait à les valoriser. D'un côté, une relative fragilité qu'il faut éviter d'aggraver ; de l'autre, l'émergence d'un intérêt maintenu qu'il faut entretenir par des bourses et des structures d'échanges.

The Emergence of Quebec History in the World ?

Abstract – *Quebec's history as a part of world history has never been a central field of study and its space in historiography is necessarily limited. Despite the interest of their work, Quebec historians have rarely succeeded in inspiring significant research abroad. Despite this background, groups of historians working on Quebec have been formed in France and Italy – where usable archives exist as well – as in Belgium and the United States. Most of this work deals primarily with international relations, but younger historians, often following fieldwork in Quebec, are progressively treating social and cultural questions. The work of this latter group is not always well enough known in Quebec, which has an impact on its valorization. On the one hand, there is a relative fragility which must not be increased, while on the other there is the emergence of a sustained interest that should be nourished with bursaries and exchange structures.*

Jacques Portes, « L'émergence de l'histoire du Québec dans le monde ? », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 4, n° 2, 2001.

Mesurer la place que tient l'histoire du Québec dans le monde pose de nombreux problèmes. On peut se placer dans un pays et, à partir des bibliographies et des annuaires, rechercher les historiens qui se sont intéressés au Québec, souvent par l'intermédiaire du Canada. On peut mesurer également quel est l'écho de ces travaux étrangers au Québec, s'ils y ont acquis une certaine renommée. Une telle démarche est rendue difficile car il est illusoire de prétendre connaître ce qui a pu se faire dans toutes les parties du monde, mais les Québécois eux-mêmes ont pu être attentifs à de tels développements et, au moins, les relever.

Il apparaît donc nécessaire dans un premier temps, plutôt que d'accumuler les bibliographies, de poser la question autrement. Pourquoi des historiens étrangers s'intéresseraient-ils au Québec ? Répondre à cette question devrait permettre de resserrer l'analyse et de mieux comprendre en quoi consiste cette émergence, si elle existe vraiment. Un groupe d'historiens apparaît alors, à partir duquel peuvent être déduites les conditions nécessaires pour confirmer, voire renforcer, ce mouvement d'émergence.

Un objet historique mal identifié

Un jeune historien d'un pays quelconque qui aurait entendu parler vaguement du Québec ou s'y serait intéressé après un séjour touristique, et qui n'aurait pas eu de cours spécifique sur l'histoire de ce pays – car il ne s'en donne régulièrement nulle part hors du Québec-Canada –, devra commencer son enquête dans quelques ouvrages généraux qui traitent, par exemple, de l'histoire du monde au ^{xx}^e siècle. Ce choix chronologique ne signifie pas que cet historien ne puisse pas entendre parler de la Nouvelle-France ou du Québec au ^{xix}^e siècle, mais l'abondance de la documentation rend la recherche plus facile pour la période la plus récente. De plus, par bien des aspects, la Nouvelle-France est partie prenante de l'histoire de France.

S'il pratique la langue anglaise, notre apprenti pensera d'abord à tenter sa chance en consultant un ouvrage américain bien fait et très riche, qui couvre de larges parties du monde, comme celui de Carter V.

Findley et John A. Murray Rothney¹ ; il n'y trouvera pourtant aucune mention du Québec et seulement deux entrées concernant le Canada : l'une au sujet de la Seconde Guerre mondiale et l'autre pour l'ALENA. Sa quête ne sera guère plus fructueuse dans les ouvrages français, malgré la parenté linguistique : Marc Nouschi, dans son volumineux et riche ouvrage qui insiste sur la compréhension des phénomènes², n'évoque jamais le Québec ; le présent auteur a, lui-même, rencontré quelques difficultés pour placer le Québec dans sa propre synthèse et ne l'a fait qu'à propos du voyage du général de Gaulle en 1967, comme occasion d'affirmation identitaire³. Ces titres sont ceux de manuels récents destinés aux étudiants d'histoire et on peut, de ce fait, les considérer comme à peu près neutres. Ce n'est pas le cas de l'ouvrage ambitieux d'Eric Hobsbawm, cet historien britannique qui a été profondément marqué par le marxisme et qui cite le Québec comme exemple, avec d'autres pays catholiques, d'essor démographique dans la première moitié du siècle et, également en comparaison, en tant que cas de séparatisme dans la seconde⁴. Cette première indication montre que, depuis l'étranger, l'approche de l'histoire du Québec est nettement problématique.

Notre étudiant-type devra donc chercher plus loin avant de savoir s'il peut continuer. Il trouvera en bibliothèque et grâce aux banques de données actuelles des renseignements utiles et de nombreuses références. Mais l'immense majorité des études historiques de synthèse sont publiées au Québec et, souvent, peu disponibles sur le marché local⁵. En Italie et en France, existent des ouvrages de synthèse publiés sur place qui pourront rendre de nombreux services à l'apprenti chercheur⁶.

1. Carter V. Findley et John A. Murray, *Twentieth Century World*, Boston, Toronto, Houghton Mifflin Company, 1994.

2. Marc Nouschi, *Le xx^e siècle*, Paris, Colin, 1995.

3. Jacques Portes, *Initiation à l'histoire du monde au xx^e siècle*, Paris, Ellipses, 1999.

4. Eric J. Hobsbawm, *L'âge des extrêmes. Histoire du court xx^e siècle*, Bruxelles, Complexe, 1994, p. 440 et 558.

5. La France est privilégiée, puisqu'elle dispose d'une Librairie du Québec, à Paris, qui offre d'excellentes ressources.

6. Luca Codignola, *Storia del Canada. Dalle origini ai giorni nostri*, Milan : Bompiani, 1999, (avec Luigi Bruti-Liberati) ; Jacques Portes, *Le Canada et le Québec au xx^e siècle*, Paris, Colin, 1994.

Toutefois, ces ouvrages destinés au public étudiant sont rarement disponibles en dehors de leur pays d'origine. De la même façon, les ouvrages de synthèse d'historiens québécois sont rarement accessibles à l'étranger, à quelques exceptions près et en dehors de centres d'études spécialisées⁷.

Notre jeune chercheur doit également déterminer à l'aide de recueils historiographiques généraux ce qu'a été l'apport des historiens québécois à la science historique. Or, il n'y trouvera pas de grand nom, ni de grande innovation méthodologique qui puisse lui servir de phare et constituer un pôle d'attraction. Non pas qu'il n'y ait pas d'excellents historiens au Québec – il suffit de citer, entre autres, les travaux sur la démographie historique, comme certaines histoires régionales –, mais, jusqu'en ce début de troisième millénaire, aucun n'a marqué assez sa discipline pour être traduit dans d'autres langues, cité par ses pairs d'autres pays, copié dans ses méthodes. Les uns ou les autres appartiennent à des réseaux internationaux et ont participé à maints colloques⁸, mais ces interventions ponctuelles ne suffisent pas à susciter un intérêt durable, ni à générer de nouvelles recherches depuis l'étranger.

Cette situation n'a rien d'anormal et la plupart des communautés d'historiens sont dans la même situation ; en effet, très rares sont les historiens de la trempe d'un Fernand Braudel ou d'un E. P. Thompson dont la renommée et l'apport aient franchi les frontières. Il faudrait que cela puisse arriver au Québec pour combattre plus vigoureusement un certain anonymat ; dans l'attente du chercheur ou de l'équipe exceptionnelle, les apprentis historiens avides de nouveauté peuvent connaître certaines difficultés à se diriger vers l'histoire du Québec.

À cela s'ajoute une autre réalité, que fait apparaître Hobsbawm dans son ouvrage. L'histoire du Québec n'offre pas d'épisodes exceptionnels

7. Celui de Jean-Claude Robert, *Du Canada français au Québec libre*, Paris, Flammarion, date de 1975 et Paul-André Linteau a donné en 1994 un *Que sais-je ? L'histoire du Canada*.

8. Gérard Bouchard a prononcé des dizaines de conférences en France et ailleurs et a dirigé maintes études coéditées des deux côtés de l'Atlantique ; Yvan Lamonde a été invité dans des colloques qui ont débouché sur des publications en France et en Belgique et l'auteur de ces pages a été heureux de l'accueillir.

L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC DANS LE MONDE ?

qui puissent, par eux-mêmes, attirer les regards et justifier des recherches. La colonisation de la Nouvelle-France doit être replacée dans un ensemble nord-atlantique et la formation d'un sentiment national au début du XIX^e siècle n'est nullement spécifique. Les « troubles » de 1837 se situent également dans l'ensemble des luttes nationalistes de cette époque qui ont eu lieu en Europe. De la même façon, le mouvement migratoire en direction du Québec ne prend tout son sens que dans l'ensemble des migrations vers le continent américain, comme Bruno Ramirez l'a fort bien démontré⁹.

Dans le fond, le Québec n'a proposé une situation historique inédite que par son affirmation nationale précoce par rapport à la multiplication des mouvements identitaires dans le Monde de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il n'est pas étonnant que de nombreux apprentis chercheurs soient attirés par cette problématique ; mais le territoire en est passablement encombré et il n'est pas facile de trouver une approche originale. Quand au concept de « jeune nation », il est d'autant moins opératoire que le Québec du début du XXI^e siècle n'a plus l'exclusivité qu'il a pu avoir dans l'invention d'un tel modèle il y a une quarantaine d'années et attire, de ce fait, moins l'attention. Celui d'américanité, devenu une vulgate au Québec, est très mal connu en Europe – au-delà du cercle étroit de quelques spécialistes – et ignoré par principe par les historiens des États-Unis.

L'apprenti chercheur étranger a ainsi un nombre limité de possibilités de pouvoir poursuivre sa carrière en histoire du Québec. De plus, la recherche historique nécessite des archives originales : elles existent au Québec, mais sont nécessairement en français ou en anglais, ce qui peut décourager l'étudiant qui ne serait familier avec aucune de ces deux langues. Un étudiant en littérature ne rencontre, par exemple, pas tout à fait le même problème : il peut avoir été séduit par un roman de Michel Tremblay ou de Marie Laberge d'abord dans une traduction avant de se lancer dans la lecture de la version originale.

Dernier obstacle pour le chercheur qui déciderait pourtant de se lancer dans un travail historique sur le Québec : il n'est pas certain qu'il

9. Bruno Ramirez, *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique – 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991.

puisse le valoriser dans son pays d'origine, pour les raisons signalées ci-dessus. Le sujet peut sembler marginal et risque de nuire à la carrière de celle ou de celui qui voudrait ainsi trouver un poste dans l'Université avec une thèse sur l'histoire du Québec. En Europe, il faudra qu'il se rattache à un groupe de travail sur l'Amérique du Nord ou qu'il trouve une thématique qui le rapproche de spécialistes d'autres espaces géographiques : question d'immigration, relations internationales, mais sans aucune garantie. Ailleurs, la seule ouverture consistera pour ce chercheur à rejoindre les études françaises pour poursuivre sa carrière.

De telles difficultés se rencontrent dans l'étude historique de tout pays étranger, mais sont renforcées dans le cas d'une communauté francophone de petite taille située dans l'ombre des États-Unis et insérée dans un ensemble anglophone¹⁰.

Cette situation explique que parmi les membres déclarés de l'AIÉQ on ne dénombre qu'environ 11 % d'historiens et que parmi les étrangers, une écrasante majorité vient d'Europe¹¹. De plus, au sein de ce groupe, certains ne sont pas nécessairement des chercheurs, mais seulement des enseignants¹².

Qui sont ces historiens qui ont surmonté bien des obstacles et se sont consacrés au Québec ?

Des historiens obstinés

Avant de préciser la nature de ce groupe, il faut signaler un paradoxe. Si faire l'histoire du Québec n'est pas chose facile pour un chercheur étranger, enseigner sur ce sujet se déroule en général fort bien. Les étudiants sont curieux de cet exemple de résistance culturelle

10. En France, par exemple, les étudiants d'anglais qui sont fort nombreux sont souvent attirés dans un premier temps par le Canada qui leur offre des possibilités de bourse. Certains continuent ensuite des recherches.

11. Données fournies, sous réserve, par le secrétariat de l'association.

12. En effet, les membres de l'AIÉQ déclarent eux-mêmes leurs intérêts et s'ils se signalent comme historiens intéressés par le Québec – on en trouve quelques-uns en Inde, au Japon ou en Allemagne – ils n'indiquent aucune publication et demeurent inconnus des spécialistes.

L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC DANS LE MONDE ?

et attirés par le continent américain : quelques-uns se sont passionnés pour Louis Riel après une émission de radio, d'autres veulent en savoir plus après un séjour touristique. Or, la même chose se passe pour certains historiens : ayant découvert le Québec, ils trouvent la documentation et peuvent bâtir un cours sans réelle difficulté. Ceux-là font partie du groupe des 11 %, mais ne font pas de recherche originale ; en revanche leur rôle n'est pas négligeable pour sensibiliser des étudiants qui pourront éventuellement poursuivre des recherches.

Mener une recherche sur le Québec consiste en général à suivre deux axes principaux. Le premier, comme pour l'étude de tout pays étranger, est celui des relations internationales au sens le plus large ; le second celui, lié au précédent, de l'immigration. De telles recherches peuvent être conduites dans les archives du pays d'origine et ne nécessitent pas un long séjour sur place¹³.

Cette tendance se vérifie particulièrement en France, qui est l'un des pays d'Europe dans lequel on trouve le plus d'historiens en contact avec le Québec.

Les travaux de Sylvie Guillaume, de Yves-Henri Nouailhat, de Bernard Pénisson, de Philippe Prévost et de Jacques Portes, comme la thèse plus récente de Nathalie Richard – pour ne citer que ceux-là – se situent dans la lignée des relations internationales, que ce soit au niveau des relations inter-étatiques ou à celui de l'opinion¹⁴. Ces travaux

13. William Paul Adams et Wolfgang J. Helbich, *Directory of European Historians of North America*, Berlin, John F. Kennedy Institute, Freie Universität 3^e éd., 1994. Cet annuaire, qui reprend lui aussi les déclarations individuelles sans pouvoir les vérifier, est éclairant : on trouve quelques rares spécialistes du Canada, souvent dans le domaine de l'immigration ou du fédéralisme et, plus spécialement sur le Québec, les mêmes que nous avons cité ci-dessus : deux en Italie, cinq en France, un en Belgique.

14. Pierre et Sylvie Guillaume, *Paris-Québec-Ottawa : un ménage à trois*, Paris, Éditions Entente, 1987 ; Bernard Pénisson a traité du commissariat canadien en France, après ses études sur le Manitoba et a publié un article sur ce sujet dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1980, n° 3 ; Philippe Prévost, *La France et le Canada, d'une après-guerre à l'autre (1918-1944)*, Saint-Boniface, Éditions du blé, 1994 ; Jacques Portes [éd.], *Le fait français, et l'histoire du Canada*, Paris, Société française d'histoire d'Outre-mer, 1990 ; Nathalie Richard,

couvrent une large partie des relations franco-canado-québécoises au moins pour la deuxième partie du XIX^e siècle et la plus grande partie du siècle suivant ; quelques autres chercheurs se sont préoccupés de la Nouvelle-France dans le cadre de l'histoire coloniale¹⁵. La tradition de l'histoire des relations internationales a été conservatrice et ce n'est que depuis une trentaine d'années que cette discipline s'est ouverte aux questions de mentalité et de culture ; ce type de répartition existe dans les études consacrées au Québec¹⁶.

En revanche, jusqu'à une époque récente, le sujet de l'immigration française au Québec a été négligé¹⁷, dans la mesure où les historiens français ont longtemps été inconscients de l'émigration des Français.

En Italie, des chercheurs comme Mateo Sanphilippo et Luca Codignola ont eu accès, pour la période coloniale et une partie du XIX^e siècle, aux riches archives du Vatican¹⁸ ; source essentielle pour mieux comprendre la place tenue par l'Église dans la société québécoise. Ce choix de sources implique une certaine orientation des études historiques, liées aussi aux relations internationales, qui ne pourront aborder tous les sujets. En revanche, la communauté italienne du Québec a été plutôt étudiée par des chercheurs québécois – parfois d'origine italienne.

« La France et le Québec, 1945-1967, dans les archives du MAE », thèse de doctorat, Histoire, Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis, 1998.

15. Thierry Berthet, *Seigneurs et colons de Nouvelle-France*, Cachan, Éditions de l'ENS, 1992. Le guide des thèses en cours et soutenues sur le Canada, *Études canadiennes*, 2000, vient confirmer ces observations. Entre 1970 et 1999, 29 thèses d'histoire portant sur le Canada ont été soutenues dans les universités françaises, dont une douzaine sur le Québec et 6 sur la Nouvelle-France. Les deux tiers des chercheurs sont des Québécois et il reste une demi-douzaine de Français, parmi lesquels des travaux d'histoire religieuse et les thèses déjà citées sur les relations internationales.

16. On peut noter que Bernard Pénisson et Philippe Prévost n'ont jamais pu accéder à un poste universitaire en France et que tous deux sont à la retraite depuis quelques années ; ils n'ont donc pu former des étudiants.

17. Une maîtrise a été soutenue il y a quelques années par une étudiante de Besançon et l'auteur de ces pages dirige, en 2001, un DEA sur ce sujet.

18. Luca Codignola, avec Pierre Hurtubise et Fernand Harvey, *L'Amérique du Nord française dans les archives religieuses de Rome 1600-1922. Guide de recherche*, Québec, Éditions de l'IQRS et Les Presses de l'Université Laval, 1999.

L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC DANS LE MONDE ?

En Belgique, l'immigration belge au Québec et au Canada a fait l'objet des études de Serge Jaumain. Ce dernier s'est également intéressé à la comparaison entre les deux fédérations, la Belgique et le Canada¹⁹. Ce type d'histoire comparée est tout à fait légitime s'il reste soigneusement délimité. On peut y ajouter d'autres études comme celles qui ont été menées pendant des années par Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot – puis Christian Bouchard – sur les campagnes au temps de la Nouvelle-France²⁰ et des colloques québécois-belges sur le fédéralisme ou la question sociale. La comparaison est un bon moyen de traiter de l'histoire du Québec, car il offre un exemple souvent intéressant. Malheureusement, on se contente trop souvent de superposer les deux histoires sans que la comparaison ne soit vraiment construite.

Des historiens américains se sont intéressés au Québec – en raison de l'importance de la profession historique aux États-Unis, il existe toujours une thèse ou un article sur n'importe quel sujet –, mais ils demeurent peu visibles. Les nombreux ouvrages historiographiques américains n'évoquent jamais le Québec, sinon dans un chapitre des quelques ouvrages consacrés aux relations entre les États-Unis et le Canada. Ces essais sont relativement nombreux au moment des discussions de l'ALENA²¹. De leur côté, les revues québécoises ont découvert fort peu d'auteurs venus des États-Unis. Une exception, qui confirme la règle, est celle de Marc Levine ; son ouvrage paru en 1990 n'a toutefois été traduit en français que sept ans plus tard²².

19. Serge Jaumain, *La réforme de l'État, et après ? Impact des débats institutionnels en Belgique et au Canada*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1997.

20. Christian Bouchard et Joseph Goy, *Famille, économie et société rurale en contexte d'urbanisation, xvi^e siècle – xx^e siècle*, Chicoutimi et Paris, SOREP et EHESS, 1990. Et Gérard Bouchard et Martine Segalen, *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et la Découverte, 1997.

21. Les travaux économiques de Earl Fry, de Seymour M. Lipset, ou celui, populaire, de Joel Garreau, *The Nine Nations of North America*, Boston, Houghton & Mifflin, 1981, vont dans ce sens.

22. Marc Levine, *The Reconquest of Montréal : Language Policy and Social Change in a Bilingual City*, Philadelphie, Temple University Press, 1990 et édition augmentée, *La reconquête de Montréal*, Montréal, VLB, 1997.

Tous les travaux jusqu'ici énumérés constituent le cœur de la recherche historique sur le Québec. Ceux-là sont les seuls qui soient, parfois, connus par les historiens du Québec. En effet, il suffit d'un coup d'œil sur les vingt dernières années de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, de la *Revue Internationale d'Études Canadiennes* ou des *Recherches sociographiques*, sans négliger quelques autres périodiques, pour constater que la place accordée aux études étrangères sur l'histoire du Québec est dérisoire.

Ces revues sont faites en priorité pour satisfaire les besoins des historiens locaux et il est normal que la place accordée aux historiens étrangers soit restreinte ; ce qui se passe également dans les autres communautés historiennes. Mais que la *Revue internationale d'études canadiennes*, à l'exception de son numéro du printemps 1992, « Contacts entre Europe et Canada²³ », n'accueille pas un seul historien étranger est pour le moins étonnant. Comme cette revue ne dispose pas de rubrique de recensions, les travaux des historiens de l'étranger restent totalement méconnus des lecteurs.

Accessoirement, les sommaires des revues nationales d'études canadiennes montrent clairement que la place des historiens y est très réduite, quand y écrivent des sociologues de l'émigration ou d'autres spécialistes.

Le cas de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* est également éclairant. De 1977 à 1987, aucun ouvrage étranger n'est recensé, sinon quelques travaux français sur les Antilles ou l'histoire militaire de l'époque moderne qui ne traitent pas du Québec. En revanche, durant la même période, un article de Bernard Pénisson et un autre de Jacques Portes paraissent dans la revue et Luca Codignola donne un compte rendu d'un ouvrage québécois. Dans la décennie suivante, les choses changent assez peu, sauf au niveau des comptes rendus : de plus en plus ceux-ci peuvent être confiés aux quelques « étrangers » signalés ci-dessous, essentiellement pour des livres de relations internationales,

23. On trouve dans ce numéro, un article de Matteo Sanfilippo, un essai bibliographique de Luca Codignola et une notice de Jacques Portes sur les recherches France-Québec.

L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC DANS LE MONDE ?

mais quelques-uns sont faits par des collègues québécois d'ouvrages venus d'Europe concernant le Québec : ceux de Luca Codignola sur Terre-Neuve, de François Weil au sujet des Franco-Américains et de Bernard Pénisson sur le Manitoba.

Ces quelques données font apparaître un paradoxe. On retrouve toujours les mêmes « historiens préférés » et leurs travaux sont d'autant plus appréciés qu'ils s'en tiennent à des sujets périphériques : minorités francophones extérieures au Québec, relations internationales. En revanche, d'autres travaux au sujet de l'histoire du Québec sont totalement négligés, souvent en raison de la médiocrité des éditeurs d'origine²⁴, ou, parfois, jugés avec une réelle malveillance car leurs auteurs sont suspects d'entrer sur un territoire qui n'était pas reconnu comme le leur²⁵. En revanche, depuis 1998, un réel effort a été fait par la *Revue d'histoire de l'Amérique française* pour internationaliser son comité de rédaction et il s'agit là d'une excellente manière de faire progresser compréhension et recherches.

Le récent index de *Recherches sociographiques*, pour la période 1960-1999, ne révèle aucune surprise et confirme cette tendance²⁶.

Le constat serait donc désespérant : un minuscule groupe d'historiens confirmés seraient reconnus comme spécialistes du Québec, non sans quelques réserves, et ils seraient les seuls.

24. C'est le cas de Y.-H. Nouailhat, *Le Québec de 1944 à nos jours*, Paris, Imprimerie nationale, 1992 et de Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : formation et engagement, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996. Ce dernier ouvrage, en fait le texte d'une thèse, est recensé dans le *Bulletin d'Histoire politique*. Cette publication a été relativement accueillante pour les historiens étrangers.

25. Il n'est pas question de faire une règle générale de deux cas seulement, de Jacques Portes pour *Le Canada et le Québec au xx^e siècle* et pour l'histoire du Canada (en langue italienne) de Luca Codignola, mais la différence de traitement quand on passe des relations internationales à l'histoire intérieure du Québec n'en reste pas moins surprenante.

Des arbres qui cachent la forêt ?

Si l'on s'en tient à ces moyens de repérage classiques, on ne trouve pas d'autres historiens s'intéressant au Québec. Pourtant, lors d'appels de communication pour des colloques tenus en Europe, lors de jury de doctorat et en quelques autres occasions, d'autres chercheurs apparaissent, qui n'ont pas encore écrit dans les revues principales, ni pu continuer leurs travaux dans ce champ.

On pourrait en déduire que les quelques historiens confirmés sont les nobles grands arbres cachant l'immense forêt, mais il faut plutôt y voir quelques arbres anciens qui commencent à perdre leurs branches et un petit nombre de jeunes pousses aux feuilles d'un vert tendre, qui demeurent encore très fragiles.

En effet, en France par exemple, au moins une dizaine de mémoires de maîtrise d'histoire sur le Québec sont en moyenne soutenue chaque année. La plupart de ces travaux sont dirigés par des professeurs qui ne sont pas spécialistes mais qui répondent à une demande. Fréquemment, ces étudiants bénéficient d'échanges mis en place par la Conférence des Recteurs et Principaux des Universités du Québec (CREPUQ) et ont passé une année dans une université québécoise. Les historiens sont particulièrement bien accueillis à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) par Paul-André Linteau. Les sujets sont variés et si certains s'apparentent à l'histoire des relations internationales, la plupart d'entre eux traitent d'histoire sociale ou culturelle du Québec.

De ce groupe, quelques diplômés de DEA émergent et, éventuellement, quelques années plus tard, une ou deux thèses²⁷. Pourtant, la plupart des étudiants qui ont suivi cette filière, s'ils continuent leurs études, ne poursuivent pas en histoire du Québec, en raison des obstacles institutionnels cités ci-dessus.

26. Aucun auteur étranger n'y a écrit et de très rares volumes venant d'eux y sont recensés. Dans la période récente : Catherine Poymerols et Bernard Pénisson.

L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC DANS LE MONDE ?

C'est pourquoi les responsables du colloque « Français et Québécois : le regard de l'autre », organisé par le Centre de coopération inter-universitaire franco-québécois de Paris en 1999, ont été surpris de recevoir de nombreuses propositions. Ces dernières se sont révélées très variées et ont été regroupées suivant quelques grands thèmes : échanges, influences etc.

Un tel phénomène ne pourrait pas se produire de la même façon dans les autres pays car il repose sur l'existence d'une structure de coopération très élaborée. Toutefois, on trouve partout quelques étudiants qui se sont temporairement attachés au Québec pour des raisons individuelles et qui désirent obtenir une maîtrise ou un autre diplôme sur ce sujet ; ils sont nécessairement très peu nombreux.

L'existence d'un petit nombre de chercheurs confirmés et d'un vivier légèrement plus vaste de jeunes chercheurs est un phénomène classique, mais dans le cas du Québec, un constat s'impose. Les premiers comme les seconds se sont tournés vers le Québec, non pour des raisons méthodologiques, mais après un séjour sur place, qu'ils y aient fait une partie de leurs études ou qu'ils y aient enseigné un moment. Étant donnée la visibilité restreinte de l'histoire du Québec à l'étranger, la découverte ne peut se faire qu'à l'occasion d'un tel séjour. Qu'il s'agisse de Luca Codignola, de Serge Jaumain et de Jacques Portes, et des quelques autres, plus anciens ou plus jeunes, l'intérêt pour le Québec a été généré par cette expérience. Il s'agit là d'une condition nécessaire mais nullement suffisante, car nombre de ces chercheurs ne continueront pas leurs recherches dans ce domaine après avoir passé une année à Montréal, à Québec ou ailleurs. Il faut donc en conclure que l'histoire du Québec dans le monde ne peut que rester marginale, et il est peu probable que des changements substantiels surviennent.

Toutefois, en conservant les échanges d'étudiants et en les améliorant – et les professeurs québécois ne doivent pas subir une charge trop lourde en encadrant ces derniers –, ainsi qu'en multipliant les contacts entre enseignants, l'intérêt pour le Québec se poursuivra et se développera légèrement ; dans le cas contraire, nous ne parlerons plus d'émergence, mais devrons hélas partir à la recherche de traces.